

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " - - 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL I

MONTREAL, SAMEDI, 9 OCTOBRE 1886

No 3

UN BAL A GRENADE.

Il existe à Grenade une vieille coutume.

Chaque année a lieu un grand bal public au profit des pauvres. Non seulement toute la haute société de la ville se fait un devoir d'y assister, mais des autres villes de l'Andalousie et de Madrid même accourent à Grenade, à cette occasion, un grand nombre de personnes du meilleur monde.

L'attrait de la fête consiste dans le droit dont jouit tout cavalier de solliciter d'une dame l'honneur de danser avec elle. Il achète ce privilège au prix d'une somme qui est immédiatement versée à la caisse des pauvres. Plusieurs prétendants peuvent se mettre à la fois sur les rangs; il s'établit entre eux une véritable enchère, et c'est avec le plus offrant et dernier enchérisseur que la dame est tenu de danser. Nulle femme ne peut se soustraire à cette obligation, nul mari ne peut empêcher sa femme de danser avec un étranger, à moins qu'il n'offre lui-même une somme supérieure à celle de son rival du moment. C'est la loi de la fête; tous savent, en entrant, qu'ils seront tenus de s'y soumettre.

Don Ramon Moreno ne l'ignorait pas lorsqu'il conduisit sa jeune femme au bal annuel de charité. Il eut été grand dommage, en vérité, qu'elle n'y parut point, tant sa grâce et sa beauté jetaient d'éclat. Pourtant dans ses yeux rêveurs on apercevait je ne sais quelle ombre de tristesse qu'accrocentuaient encore la pâleur de son teint et la délicatesse de toute sa personne. Elle ne répondait guère que par monosyllabes aux questions que lui adressait son mari, et par un sourire d'une mélancolie profonde aux compliments de ses nombreux admirateurs.

—Voyons, mon amie, lui dit don Ramon en lui offrant le bras pour aller sur la terrasse lui faire respirer l'air frais du soir, rien ne pourra-t-il donc vous distraire de vos pensées?

Elle se leva sans répondre, mit la main sur le bras de son mari et se disposait à le suivre, quand elle se sentit secouée des pieds à la tête par une violente commotion. Ses yeux démesurément ouverts se fixaient sur un étranger qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là, mais dont le regard ardent et passionné ne l'avait pas perdue de vue depuis son arrivée au bal.

—Lui! murmura-t-elle avec un transport mêlé d'effroi; lui! Miguel!

Et elle s'affaissa sur le siège qu'elle venait de quitter.

—Qu'avez-vous donc, Carmen? dit don Ramon Moreno; seriez-vous souffrante?

—Senor, pourquoi m'avez-vous trompée? Pourquoi m'avez-vous assuré qu'il était mort? Ah! ce que vous avez fait, don Ramon, est indigne d'un honnête homme: vous avez acheté mon consentement au prix d'un mensonge.

—De quoi parlez-vous, Carmen, et que signifie votre langage?

—Il signifie que je ne voulais pas vous épouser, que je voulais rester fidèle à mon ancienne et unique affection. Mon père m'a fait un devoir d'y renoncer. Vous savez à

quelles menaces, à quelles prières il a eu recours. Il y allait de sa fortune et de son honneur. Longtemps, j'ai résisté, et je n'aurais jamais cédé, si lui et vous ne m'aviez affirmé la mort de Miguel. Or, Miguel n'est pas mort, puisque le voilà!

Et son regard se dirigeait vers l'étranger. Don Ramon n'eut pas le temps de répondre, car Miguel avait quitté sa place et s'avancé, l'air calme mais résolu. Arrivé à deux pas: —Madame, dit-il en s'inclinant respectueusement devant Carmen, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi?

Elle se sentit défaillir, porta la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements; puis, sentant peser sur elle les regards des personnes qui l'entouraient et trembler le bras de son mari, résolue d'ailleurs à s'expliquer immédiatement avec Miguel: —Combien offrez-vous? lui demanda-t-elle selon l'usage.

—Mille piastres, répondit-il.

—C'est moi, senor, qui aurai le plaisir de danser avec ma femme, riposta don Ramon, et ce plaisir, je ne croirai pas le payer trop cher en donnant aux pauvres deux mille piastres.

—Et moi dix mille, reprit froidement Miguel.

Les assistants ne purent réprimer un mouvement d'approbation. Don Ramon comprit qu'à insister davantage il se rendrait ridicule; d'ailleurs, il était là, il ne perdrait pas son adversaire de vue; quel danger pourrait-il y avoir à le laisser danser avec Carmen? C'est sur un autre terrain qu'il comptait prendre sa revanche. Il s'efforça de composer ses traits et du ton le plus aimable qu'il put prendre:

—En vérité, senor, j'aurais mauvaise grâce à vous priver d'une satisfaction qui me flatte autant qu'elle m'honore. Votre insistance me prouverait, si je ne le savais déjà, quel prix je dois attacher à la possession d'une femme qu'un cavalier aussi parfait estime assez pour payer dix mille piastres la simple faveur de danser avec elle.

Miguel tira de sa poche un carnet de chèques, inscrivit sur le premier feuillet un bon de dix mille piastres, le détacha et le remit à l'un des commissaires de la fête. Puis il tendit le bras à Carmen.

Pendant ce colloque, la jeune femme n'avait pas fait un mouvement. Défaillante, à demi-morte, elle eut cependant la force de se lever et de suivre son cavalier.

Miguel lui enlaça la taille de son bras nerveux, et la valse les emporta dans son tourbillon.

—Ah! madame, murmura le jeune homme à l'oreille de Carmen, ce n'est pas de dix mille piastres, c'est de toute ma fortune, c'est des millions que j'avais amassés pour venir les déposer à vos pieds, c'est de ma vie, qui désormais n'a plus de charme pour moi, que j'aurais payé ce moment. Non que j'attache aujourd'hui le moindre prix à l'honneur de danser avec vous; mais j'ai besoin de vous dire que je vous méprise!

—Grâce! fit Carmen dont le cœur saigna sous l'insulte.

—Point de grâce pour une parjure! Vous m'avez promis de m'attendre, de me rester fidèle jusqu'à la mort, et vous avez trahi tous vos serments.

—Mais, Miguel, tu ne sais pas!

—Je ne sais qu'une chose, Carmen c'est que tu es la femme d'un autre, c'est que tu

es perdue pour moi, c'est que la jalousie me dévore, c'est que je veux me venger...

—Oui, tu as raison, venge-toi, je mérite la mort; tue-moi, Miguel. Aussi bien, qu'était pour moi la vie depuis que je t'avais perdu? Que serait-elle maintenant que je t'ai retrouvé et que je ne puis plus être à toi? Car c'est toi seul que j'aime; mon père m'a forcée d'épouser cet homme, mais lui, je ne l'ai jamais aimé.

—Viens donc! fuyons ensemble!

—Fuir! je ne le puis; ce serait me déshonorer.

En ce moment ils passaient devant don Ramon. La vue de l'homme qui lui avait ravi son amour et son bonheur suffit pour dissiper l'attendrissement dont les paroles de Carmen avaient un instant amolli le cœur de Miguel. Ivre de jalousie et de fureur, il serra plus étroitement la jeune femme, précipita le mouvement de ses pas, puis follement, passionnément, aux yeux de tous, il déposa sur ses lèvres un long baiser.

Don Ramon Moreno le vit et s'élança pour l'arrêter et lui enlever sa femme.

Quand les deux rivaux furent en présence, Miguel ouvrit les bras et laissa tomber Carmen dans ceux de don Ramon.

Don Ramon ne reçut qu'un cadavre, Carmen était morte, étouffée par son amant.

F. DE NOCÉ.



LA PRESSE ET M. MERCIER OU SAMSON ET DALILA

Dalila coupe la chevelure de Samson au moment où on en a le plus besoin. Elle livre ensuite son amant à la fureur des Philistins.

LES ORIGINES DES LOCUTIONS

Nous avons expliqué il y a quelque temps pourquoi le terme de melon passait pour méprisant et pourquoi on l'appliquait aux esprits bornés. Nous avons dit aussi que le même sens était attaché à toute la famille des cucurbitacées: cantaloup, citrouille, concombre, cornichon.

Cette assimilation des défauts, des qualités ou des actions de l'homme aux sujets du règne végétal ne s'arrête pas d'ailleurs à la famille des courges. "L'homme sans consistance, dit M. Lorédan-Larchey, est une fenasse (mauvais foin); le prête-nom, un homme de paille, et le dédaigneux fait sa poire" Tirer une carotte est un jeu bien connu des parents en puissance d'enfants Des navets! ou des nèfles! dans l'argot de banlieue, veut dire: Jamais!

La fleur des pois désigne la floraison aristocratique dans ce qu'elle a de plus épuré. Le dessus du panier a la même signification et se rapporte encore à notre sujet, parce que dans un panier on ne peut mettre que des fruits ou des légumes.

De tout temps et par tous les pays, dit Genin, le peuple s'est complu à ces assimilations végétales. Il cite Plaute qui a dit: "J'en fais autant de cas que d'un champignon pourri."

Tartufo est l'abrégé de Tartufolo, une truffe que l'on considérait comme une pourriture, un excrément de la terre. C'est de là que Molière a tiré le nom de Tartufo. En Italie, le symbole d'une tête vide est une courge, succa, parce que, à la cuisine, on met le sel dans une de ces courges vidées et desséchées.

**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, invariablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 9 OCTOBRE 1886



**La Journée du 7 Octobre.**

**LA PROPHÉTIE DE WIGGINS ACCOMPLIE**

**Commencement des tremblements de terre**

Où les premières secousses ont été éprouvées.

*Dépêches spéciales au VIOLON.*

Les grandes convulsions de la nature prédites pour le 29 septembre par le célèbre professeur Wiggins, d'Ottawa, ont commencé à se faire sentir sur plusieurs points de la province de Québec, mercredi le 7 octobre.

Les populations sont affolées par la terreur. Déjà plusieurs édifices ont été renversés à Québec, Montréal, Sorel et Trois-Rivières.

Le pays commence à se couvrir de ruines sous lesquelles des centaines de personnes resteront ensevelies.

Pour peu que les secousses continuent la province de Québec disparaîtra complètement dans les convulsions, horribles de notre planète.

Nous ne perdrons pas notre temps à nous livrer à des conjectures stériles sur la cause de ces tremblements de terre ; nous nous bornerons aujourd'hui à enregistrer les principaux détails du cataclysme.

Voici les renseignements qui nous sont fournis par nos reporters dans les villes et les campagnes, accompagnés par des télégrammes qui nous ont été adressés par nos correspondants spéciaux.

**A MONTRÉAL**

A dix heures, jeudi matin, MM. Ross, Taillon et leurs amis étaient montés dans le char de l'Etat et se dirigeaient vers la place du Marché Papineau, lorsqu'ils sentirent trembler le pavé. Les chevaux effrayés commencèrent à prendre des *sheers* et le char fut terriblement cahoté pendant quelques minutes.

Une secousse imprimée à la voiture fut tellement forte qu'un des ressorts a été brisé.

Les ministres avaient heureusement dans leur siège un rouleau de corde considérable. Ils s'en servirent pour réparer l'avarie et se rendirent tant bien que mal à leur destination.

Sur la place Papineau, les oscillations de la terre devinrent tellement violentes que plusieurs planches ont été détachées de la plateforme politique de M. L. O. David.

M. Gravel, le candidat ouvrier, a fait preuve de beaucoup de sang-froid. Il n'a pas perdu son équilibre sur l'estrade.

Il a gardé une contenance impassible, ne paraissant rien craindre du tremblement de terre.

Les secousses dans la division ouest de Montréal n'ont nullement effrayé Jimmy McShane.

Il dit qu'il est solide comme le roc et qu'aucune commotion terrestre ne pourra le déranger.

M. H. C. St. Pierre qui se trouvait dans la salle d'audience de la Cour d'Appel, dit qu'il a eu connaissance de la première secousse. Elle a été assez forte pour renverser plusieurs jugements du recorder.

A l'Hôtel de Ville, malgré que le tremblement fut très fort, aucune partie de l'édifice n'a été démolie. L'échevin Grenier seulement a eu une peur bleue lorsqu'il a vu tomber le collier d'or qui était placé sur le dos du fauteuil du maire Beaugrand.

Dans le département de la police plusieurs constables ont éprouvé un violent tremblement lorsque des membres du comité les ont surpris allant boire dans les auberges en plein jour avec leur uniforme.

Des ravages assez considérables ont été causés à nos maisons commerciales. Sur la rue Ste-Catherine, plusieurs magasins de nouveautés ont été secoués jusques dans leurs fondements. Sur la rue St-Laurent, un magasin de vin bien connu a été secoué plus que n'importe quel autre bâtiment de la ville. Tous les tonneaux, verres et carafes, ont tellement branlé, que l'on a cru un instant, que la boutique allait s'abîmer.

**QUEBEC**

Le cap sur lequel est bâtie l'ancienne capitale a oscillé sous le coup du mouvement souterrain.

Chose singulière, toutes les baraques peintes en rouge ont moins souffert que les autres peintes avec d'autres couleurs.

La terre à St-Roch a été complètement bouleversée. Il arriverait un accident au char de l'Etat si son automédon avait l'imprudence de le conduire dans ce faubourg. Les libéraux de la haute-ville craignant que leurs maisons ne s'écroulent sont allés camper sur le terrain de la Vacherie.

**A ST-JEAN, P. Q.**

Aucun tremblement de terre sérieux n'a été senti en cette ville. M. Philippe Pelletier seul a éprouvé un léger choc.

**A ROUVILLE**

Tout le comté de Rouville a ressenti un choc violent le 7 octobre. M. E. Lareau aurait été grièvement contusionné par la chute d'une poutre dans son hôtel.

**A HOCHELAGA**

Le tremblement de terre s'est fait sentir ici d'une manière très perceptible, particulièrement sur la ferme de M. L. Beaubien.

Tout l'agrès de la ferme à poupa a été mis sans-dessous-dessus.

La maison de M. Champagne n'a pas été endommagée considérablement par la secousse.

Le Docteur Lachapelle nous écrit qu'il n'a été nullement affecté par le tremblement de terre. Son système nerveux reste en très bonne condition.

**A LAVAL**

Le choc le plus violent a été ressenti à la résidence du Sénateur Bellerose.

Les pierres de la margelle de son puits sont toutes tombées à l'intérieur, et l'on croit que l'on ne pourra plus y puiser d'eau.

La boutique de M. Leblanc n'a pas été dérangée par le tremblement de terre, mais celle de M. Bastien a été disloquée en plusieurs endroits.

**A TROIS-RIVIÈRES**

Les branches d'Olivier ont été horriblement secouées par l'ouragan qui accompagnait les tremblements souterrains.

Turcotte dit que sa maison sur le Côteau n'a pas été ébranlé.

Nous donnerons dans notre prochain numéro la suite de notre compte-rendu de l'épouvantable calamité qui a causé tant de destruction dans la province de Québec.

Le dernier mot de M. Taylor. Hier, il examinait avec attention les débris de la femme coupée en morceaux :

— Cette femme, dit-il soudain, ne fut jamais taillée... pour vivre cent ans !

**COUPS D'ARCHET**

Un joueur de violon lorsqu'il travaille en a toujours jusqu'au menton.

\*\*

Un manque d'égards. Les habitants du Côteau St. Louis qui n'ont pas présenté d'adresse à Crowfoot, le chef des Pieds-Noirs lors de sa visite à Montréal.

\*\*

Il y a quelque chose de magnétique, d'empoignant et de comment ça va-t-il mon cher dans les poignées de mains que donnent les candidats à tous ceux qu'ils rencontrent. Ça ne sera pas comme ça après le 14 octobre.

\*\*

— J'espère que ma fille ne vous dérange pas, dit une maîtresse de maison à un de ses pensionnaires ; elle prend sa leçon de chant. — Pas du tout, madame, je suis accoutumé à cela. Il vient de naître des jumeaux dans la maison voisine.

\*\*

— Il paraît que la loi Scott est un fiasco dans votre comté, dit un politicien à un habitant d'Arthabaska.

— Un fiasco ! C'est là où vous vous trompez. Imaginez vous, mon cher monsieur, que à présent on peut y avoir deux fois plus de whiskey qu'au paravant. Il n'y a pas de fiasco là ? hein ? Qu'en dites-vous ?

\*\*

Entendu dimanche dernier à bord du *Berthier*.

— Vous êtes-vous baigné cet été ? — Oui, je me suis baigné plusieurs fois à l'île Ste-Hélène.

— Comment avez-vous trouvé l'eau. — Comment j'ai trouvé l'eau ? Mais il est impossible de ne pas la trouver. Elle est tout autour de l'île.

\*\*

— Est-ce un échantillon de votre ouvrage ? dit à un entrepreneur un capitaliste qui avait l'intention de bâtir une maison. Si c'en est un, je puis vous dire que je n'en ai pas une haute idée.

— Mais, monsieur, répondit le constructeur, il faut que vous preniez en considération le fait que c'est un job pour le gouvernement, et que j'espère obtenir un nouveau contrat pour reconstruire ce bâtiment.

**FAKIRISME.**

Le mot n'est pas français. Il le deviendra. Un savant très accrédité, va grouper sous ce vocable tous les faits psychiques qui, soit instinctifs, soit inspirés, se rapprochent des étranges pratiques des fakirs. On sait, en effet, que ceux-ci, par la seule force de la volonté, déplacent des objets, se soulèvent, réalisent des merveilles. N'en a-t-on pas vu un, qui, plus fort que Succi, s'est fait enterrer vivant et, rendu à la lumière dix mois après, s'est contenté de se plaindre d'un violent mal de tête ?

Parmi nos médecins, il en est aujourd'hui un grand nombre qui s'occupent sérieusement du magnétisme et de ses succédanés. Il n'est plus besoin, par exemple, d'insister sur les phénomènes de la suggestion qui se produisent journellement sous les yeux du docteur Charcot.

Hier est arrivé, pour la seconde fois, à Paris, un Américain que le docteur Paul Gibier, attaché au Muséum, appelle un fakir, à cause de la ressemblance de ses actes avec ceux des inspirés de l'Inde.

Un médecin des hôpitaux de Paris, un électricien et l'auteur de ces lignes ont été invités à assister hier, chez le dit docteur Gibier, à une séance de fakirisme. J'en sors émerveillé, stupéfait, me demandant si j'ai vraiment passé la soirée dans le monde réel.

M. Slade, le fakir américain, est un homme déjà mûr, grand, fort, au visage de créole.

Il y a un point sur lequel il faut insister. M. Slade a eu tout le côté droit paralysé. Il traîne une jambe et ne dispose pas à volonté de son bras droit.

Entre celui-ci et le bras gauche, il y a, au thermomètre, une différence de douze degrés.

Toute idée de subterfuge doit donc être écartée. Impossible de croire qu'on a affaire à un habile prestidigitateur faisant des exercices qui paraissent inexplicables, mais qui sont très simples quand les trucs sont révélés.

Il est huit heures. M. Slade, qui dit avoir besoin de l'électricité humaine, prie les cinq personnes présentes de s'asseoir autour d'une table et de se toucher les mains. Il prend une ardoise sur laquelle est un crayon et l'applique contre la table. On entend très distinctement le bruit d'un crayon qui écrit. Un coup violent indique que c'est fini. Sur l'ardoise est écrite en français, en anglais, en allemand, en grec, une phrase

qui répond à l'une des idées émises antérieurement.

Le docteur Gibier, qui tient à garder les ardoises comme autant de témoignages, s'en est procuré plusieurs, toutes semblables à celles dont les enfants se servent dans les écoles, c'est-à-dire garnies d'un cadre en bois.

M. Slade applique deux cadres l'un contre l'autre, après avoir mis entre eux un crayon. Il les confie à l'un de nous, qui les met sous son bras. Le même bruit se fait entendre. On sépare les cadres. Le crayon est usé, et sur l'une des ardoises, on lit : " Etes-vous convaincus, maintenant ? "

Tout à l'heure il tiendra dans les mains, mais sans faire le moindre geste, une des ardoises, et elle ira tout doucement se placer, toute seule, dans la main d'une des personnes présentes. Entre M. Slade et cette personne, on aura seulement constaté un violent courant d'air.

De même le fakir américain met à dix pas de lui une chaise, fait remarquer qu'il n'y a pas le moindre fil entre elle et lui. A son commandement, la chaise se meut, et tout doucement vient se placer devant lui.

Il fait encore bien d'autres choses, mais hier, à l'heure même où il venait chez le docteur Gibier, un orage a éclaté, et l'électricité naturelle lui a, paraît-il, enlevé quelques-uns de ses moyens.

A un moment, l'ardoise a dit : *Good bye*. Cela signifie : Adieu.

M. Slade était fatigué.

Je ne veux pas avoir l'air d'un gobeur. Je répéterai donc que les expériences ont eu lieu en présence de deux médecins, et chez l'un d'eux qui prenait des notes en vue d'un rapport à l'Académie et d'un ouvrage prochain.

**LE PREMIER FEU D'ARTIFICE.**

S'il faut en croire le *Constitutionnel*, le premier feu d'artifice tiré en France le fut à Etampes.

Pendant la Ligue du bien public, après la bataille de Monthéry, livrée le 16 juillet 1465, par les troupes du roi Louis XI contre celles des seigneurs mécontents, à la tête desquels se trouvaient le duc de Berry et le comte de Charolais, le roi se retira à Corbeil et les chefs ligués à Etampes.

Le duc de Berry et le comte de Charolais, après leur souper, s'étaient placés à une fenêtre et causaient ensemble, tout en regardant dans la rue le peuple et les soldats qui s'y promenaient en foule, lorsque tout à coup ils virent jaillir dans l'air un vif et bruyant trait de feu qui vint en serpentant frapper la croisée qu'ils occupaient.

A cette apparition subite et extraordinaire ils restèrent interdits, et donnèrent immédiatement l'ordre de faire prendre les armes aux soldats. Sans plus attendre, on fit partout des recherches pour découvrir d'où pouvait provenir une chose si alarmante et que tout le monde regardait comme un attentat dirigé contre le duc de Berry et le comte de Charolais.

Après bien des perquisitions opérées chez tous les habitants de la ville, on finit par trouver l'auteur de tout ce tapage : c'était un Breton qui se nommait maître Jean Boute-Feu. Plus mort que vif, il vint se jeter aux pieds des princes en leur disant qu'il travaillait depuis longtemps à confectionner des serpenteaux, et que c'était une étincelle échappée de la lampe qui avait fait partir l'un de ses fuseaux.

Les princes se mirent à rire en voyant qu'une aussi petite cause avait motivé une aussi vive alerte, et demandèrent à l'inventeur de renouveler ses expériences devant eux. Ces dernières réussirent à merveille ; bientôt maître Jean Boute-Feu ne sut plus où donner de la tête pour faire face aux commandes qui lui arrivaient de toutes parts.

**PENSEES ET MAXIMES**

La fortune ne change pas les hommes, elle les démasque.

La flatterie est comme l'ombre, elle ne vous rend ni plus grand ni plus petit.

Les animaux se repaissent : l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger. La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure.

Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil.

Brillat-Savarin.

**DEVINETTE.**

Un an d'abonnement au VIOLON sera donné à celui de nos lecteurs qui nous fera parvenir le nombre exact de pièces de 15 sous que peut couvrir un des souliers de M. Beaubien.



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE

Où il est parlé de la visite de notre maire chez Mme Victoire. Pourquoi il n'a pas été siré.

Londres, 3 oct. 1886.

Mon cher directeur,

Dans ma dernière lettre, j'ai oublié de te parler d'une affaire importante qui s'est passée chez la bourgeoise, il y a environ un mois et demi.

Imagine-toi que pendant que les servantes faisaient le train du matin chez Mme Victoire, et que moi j'étais à donner un coup de main aux gens qui cordaient le bois, v'là-t-il pas que je vois venir une figure de connaissance.

C'était M. Beaugrand, le maire de Montréal, qui venait faire visite à la bourgeoise.

J'allai au-devant de lui et je lui demandai ce qu'il venait faire dans les environs.

Il me répondit qu'il voulait visiter la maison et passer quelques minutes en compagnie de la bourgeoise.

Je lui fis observer que c'était pas l'habitude chez les gros de se présenter en visite de cérémonie avant l'après-midi. Mais comme je suis toujours prêt à rendre un service à un Canayen dans l'embarras, j'ajoutai que j'userais de mon influence auprès de Mme Victoire pour la faire consentir à recevoir une visite.

Je demandai à son honneur le maire ce qu'il semblait porter si précieusement dans un sac de velours cramois qu'il avait dans sa main gauche. Ce sac ressemble beaucoup à celui qu'ont les prêtres lorsqu'ils s'en vont porter le bon Dieu à quelqu'un.

—Ce sac, me dit M. Beaugrand, contient le collier d'or du maire de Montréal. Tu vas voir, si je produirai de l'effet sur Mme Victoire quand elle me le verra au cou.

—Montre-moi donc ça un peu que je voie. Je n'ai jamais vu le collier de près.

Beaugrand sortit le collier de sa sacoche et me le montra.

—Mais, sainte bénite, m'écriai-je, mais sais-tu que t'auras pas de façon à te présenter avec ça au col devant la bourgeoise. Des colliers d'or, il n'y a rien de plus commun chez elle. Le portier en a un, tous les valets de chambre en ont. Crois-moi, ça fera pas d'effet dans la maison.

—Mais j'ai mon habit à queue de mûrue, mes gants beurre-frais, mon tuyau lilas des dimanches et mes culottes de nankin.

—Tout ça, c'est bien du propre—c'est bien faraud, mais, vois-tu, un Canayen a beau se mettre sur son trente-six chez Mme Victoire, il n'a pas un effet bœuf chez elle. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de serter ton collier et de venir avec moi dans la cuisine et de suivre les conseils que je te donnerai. Je suis gros manche avec les gens de la maison et je pourrai t'être de quelque utilité. Avance.

Alors nous nous acheminâmes tous deux vers la maison de Mme Victoire.

On entra dans le soubassement de la bourgeoise. Je fis voir à mon compatriote la dépense, le storeroom, la laiterie, la cave au charbon, la cuisine avec son gros poêle à fourneau, la machine à laver, le cheval à linge, le banc des siaux, les poêlons, les sauce-pannes, la bouillotte pour le linge, et la huche remplie de pain de ménage. Il s'extasia devant les belles théquiers en argent, les tombleurs et les garaffes dans les ormoires. Jamais il n'avait vu d'aussi beau butin.



LA PÊCHE DANS MONTRÉAL-EST

L.-O. DAVID (à Gravel)—Fiche-moi le camp d'ici. Tu as appâté ta ligne avec des vers. Tu savais bien que tu ne prendrais rien. Regarde nos lignes à présent Misère et corde!!!

GRAVEL—C'est de ta faute, mauvais pêcheur. Tu es venu exprès pour mêler nos lignes. Regarde à présent. Taillon en profite pour attraper le poisson.

—Si tu étais familier comme moi dans la maison, ai-je dit à Beaugrand, je te montrerais le salon, la salle à dîner et les chambres à coucher. C'est là que tu t'écartillerais les yeux comme des vitres de montres.

Je fis asseoir notre citoyen sur un banc et je lui dis d'espérer quelques minutes pendant que j'irais voir la vieille dame pour lui annoncer la visite du maire de Montréal.

Je sortis de la cuisine et je montai au premier étage où je vis Mme Victoire. La bonne dame était heureuse de rencontrer un monsieur qui lui donnerait des nouvelles du Canada.

Elle s'arrangea les cheveux à la hâte, se jeta une caline sur la tête et une capine sur les épaules, puis elle descendit en bas.

En voyant notre maire elle le salua et lui demanda des nouvelles de sa santé.

—Je ne suis pas trop bien de ce temps-ci, répondit M. Beaugrand. Mon apse me fait beaucoup souffrir. J'espère qu'un changement de pays me fera du bien.

—Mon ami Ladébauche m'a dit que Montréal était une grande place et que j'y comptais beaucoup d'amis.

—Parmi ces amis, dit le maire avec un gracieux sourire, je crois que je suis un des plus fervents. Vous avez appris par les gazettes que l'année dernière il y a eu une guerre dans le Nord-Ouest. Il a fallu envoyer les volontaires pour battre les Métis et les sauvages qui s'étaient révoltés et menaient le sorcier dans vos chantiers. Je vous assure que je me suis donné beaucoup de trouble pour organiser l'expédition des militaires de ma ville. J'ai passé bien des nuits blanches. J'ai fait une dizaine de speeches, et j'ai servi deux punches d'adieu qui m'ont coûté assez cher. Tenez, vous ne le croiriez pas, il y a passé au moins deux caisses de claret, deux douzaines de citron et 6 livres de sucre blanc, sans compter deux boîtes de cigares importés de la fameuse marque *Two for Five*. Je crois que le tout m'a coûté environ treize à quatorze piastres.

J'aurais voulu que vous fussiez sur le Champ-de-Mars lorsque j'ai souhaité le God Speed à nos guerriers.

—Je n'ai pas de misère à vous croire, mon cher monsieur Beaugrand, les Anglais de Montréal m'ont dit que vous étiez un des plus loyaux de mes sujets. On m'a parlé de la magnifique réception que vous aviez donnée au général Middleton. Ce n'est pas vous par exemple qui auriez brailé à la nouvelle de la mort de Riel.

—Oh, par exemple non, Madame. Je suis trop ami de l'autorité et de l'ordre pour ça.

—Vos concitoyens ont dû vous témoigner leur reconnaissance pour le patriotisme dont

vous aviez fait preuve pendant les troubles du Nord-Ouest ?

—C'est là où vous vous trompez, ma chère dame, il n'y a rien de mal à main comme un Canadien-Français. Pour me récompenser imaginez-vous que ces Canadiens-là ont voulu m'écharper pendant la grosse picote, parce que je voulais faire tirer la police sur une famille Gagnon de la ruelle Rolland qui ne voulait pas aller mourir à l'hôpital. J'étais obligé de faire garder ma maison pendant un mois par la police pour empêcher les gens du faubourg Québec de venir y briser les vitres. Oui c'est comme ça, que j'ai été récompensé. Je suis venu vous voir pour vous expliquer la manière dont j'ai été traité par mes compatriotes pour m'être montré un peu trop votre ami.

Mme Victoire se tourna vers moi et me dit :

—Mon cher Ladébauche, c'est y possible qu'on ait traité de la sorte un homme qui s'est montré si dévoué ?

—M. Beaugrand a raison là. Il a fait plus que le valet du diable pour rendre service aux Anglais.

—Dans ce cas, ô mon cher Ladébauche, il faudra nécessairement récompenser votre maire pour son loyalisme.

—Qu'est-ce que je ferais bien ? Donnez-moi votre avis.

Beaugrand se pencha vers moi et me souffla dans le tuyau de l'oreille : Je voudrais être siré. J'ai entrepris le voyage exprès pour ça.

Je répondis à Madame Victoire : Si vous voulez faire plaisir à votre maire sirez-le comme Caron.

—Tiens, c'est une idée. Ladébauche, va me cri le pot au sirage.

J'exécutai la commission en me rendant à l'ormoire où je pris le pot que je débouchai.

Je m'aperçus qu'il n'y avait plus rien dedans. Caron avait pris le reste.

—Chère petite mère, on va être obligé de remettre ça à une autre fois. Si vous tenez absolument à le décorer, il faudra songer à un autre moyen. Si vous lui donniez l'ordre de votre jarrettière !

—La jarrettière, fit Mme Victoire, mais c'est impossible, je n'en porte plus. Je retiens mes bas à présent avec ces affaires américaines qui partent de la ceinture.

—Il vous reste l'ordre du bain.

—Le bain ! ne m'en parle plus. Ça coûte trop cher d'entretien pour les Canadiens. Les frais de plombiers me ruinent.

Plus tard j'aurai encore du sirage à donner et je songerai à votre ami.

Se tournant vers notre maire, elle lui dit :

—Mon cher monsieur, je suis bien fâchée de ne pouvoir rien faire pour, aujourd'hui.

Rendu à Montréal, vous m'enverrez votre extrait baptistaire et vos certificats et je finirai par vous sirer d'une manière ou d'une autre.

La visite finit ici. La bonne femme retourna à sa couture et je sortis avec M. Beaugrand.

Pour le consoler je l'assurai que je finirais par obtenir pour lui le titre de Sir Honoré. Ça sonnera très bien aux oreilles de ses amis de Montréal.

Ma lettre est déjà assez longue et je termine en disant au revoir.

LADÉBAUCHE

UNE SINGULIÈRE SAUTERELLE.

A propos de la pluie de sauterelles, qui vient de dévaster une partie de l'Espagne, dans les environs de Valence un enfant a été culbuté et étouffé sous leur masse grouillante. M. Fulbert Dumonteil étudie dans la France la plus curieuse des sauterelles françaises, "la mante religieuse," que les paysans du Midi appellent la Prega-Diou, s'imaginant qu'elle prie.

La Prega-Diou est le Tartufe des insectes. Quand elle marche sur ses longues pattes avec une timidité feinte, on dirait une pèlerine montée sur des échasses en verre. Mais elle marche peu, comme toutes les personnes qui méditent : son attitude de prédilection, c'est celle de l'extase et de la prière, les bras levés vers Dieu.

Hâtons-nous de dire que la pieuse attitude de la Prega-Diou est absolument trompeuse. Elle ne médite pas, elle attend ; elle ne prie pas, ainsi que l'affirme le paysan provençal, elle guette son dîner. Ces membres suppliants, dévotement enlacés, c'est une cuisse et une jambe garnie d'épines acérées. L'une se replie contre l'autre, et la proie de la mante, surprise dans ce croisement hypocrite qui rappelle assez bien l'attitude contrite d'une pénitente, se trouve saisie et pressée comme dans un étou.

On parle de sa charité : dans cette famille exemplaire, le frère mange sa sœur et l'épouse son époux, quand il est moins fort ou moins adroit que sa chère moitié. Quand les parents s'attaquent, il y a toujours un cadavre décapité. Le vainqueur ronge la tête du vaincu. Est-ce bien là ce que commande la religion ?

Malgré son paisible extérieur, la Prega-Diou est peut-être le plus féroce des insectes. Avec sa face émaciée, son corps diaphane, sa maigreur étique et ses grands bras qui prient toujours, on ne soupçonnerait jamais ses traquenards et ses escobarderies.

M. Derome, notaire de St. Jean Chrysostome, se présente comme le candidat conservateur dans le comté de Chateauguay contre M. Robidoux, cette candidature est comme de la moutarde après dîner.

Comme l'a dit le bon Horace : Tarde venientibus ossa.

Il a fallu que tu le disses plus tôt afin que je le susse.

Mme de Rothschild, qui vient de mourir était aimée à Paris. On racontait sur elle cent anecdotes piquantes. Sa myopie était légendaire. Une aventure qui lui advint il y a quelque vingt ans fit le tour de la presse. Alors, d'ailleurs, on taisait les noms.

Par un joli matin de soleil, sur la place de la Concorde, un encombrement arrête deux équipages : un phaéton attelé de chevaux anglais magnifiques et conduits par un très haut personnage ; une calèche où sont assises la baronne James et une jeune cousine de Francfort. Le personnage du phaéton, dans la calèche, reconnaît la baronne. Avec une parfaite courtoisie, il salue. La jeune fille, qui ne connaît personne à Paris ne peut qu'indiquer le phaéton à la baronne que sa myopie empêche de reconnaître qui que ce soit et qui cherche aussitôt son lorgnon. Mais la chaîne est enfouie dans son châle. Tout en la dégageant d'une main, de l'autre et pour ne pas demeurer en reste de politesse avec celui qu'elle suppose un ami, elle expédie de confiance un tas de petits saluts souriants, intimes, un peu protecteurs, accompagnés de hochements de tête amicaux, et lançant dans la direction du phaéton : *Bojou ! bojou ! bojou !* comme elle pouvait faire, comme elle faisait avec ses familiers.

Petits signes de main et de tête, petits *bojou* durèrent jusqu'à ce que la baronne eut enfin trouvé son lorgnon... Elle le tient, elle le braque sur le phaéton qui s'éloigne, elle pâlit, elle pousse un cri, elle est éperdue. Elle n'acheva pas sa promenade. C'était l'empereur qu'elle venait de traiter si lestement ! l'empereur qui daignait la saluer ! l'empereur !

L'affaire fit beaucoup de scandale à Paris et Madame Rothschild en fut malade pendant quinze jours.

L'HOMME AU TIMBRE D'ARGENT

C'était un de ces timbres d'argent, gros comme le petit doigt. On presse les deux bouts, entre le pouce et l'index; cela sonne un coup: ding! et ça y est. Victor fit un jour le pari qu'il l'avalerait; il gagna son pari.

Avaler un timbre, même d'argent, ce n'est rien; le difficile, c'est de le rendre. Au bout de trois ou quatre heures, Victor devint inquiet; au bout de six heures, il avait passé de l'inquiétude à l'anxiété; le lendemain matin, ses amis le trouvèrent plongé dans un abîme de terreur. Le timbre rebelle n'était pas sorti.

Les médecins consultés déclarèrent que Victor avait une obstruction intestinale, causée par l'introduction d'un corps étranger dans le tube digestif. Lorsqu'un malade sait le nom de sa maladie, il commence à aller mieux: Victor était un peu plus gai. —Avec des purgatifs, cela ne sera rien, prononça la Faculté.

Et Victor avala de l'huile de ricin. Une heure après, il sentit des trépidations intestinales qui lui parurent d'un bon augure; ses amis attendaient avec impatience le résultat.

—Sortira...  
—Sortira pas...  
A la première passe, il ne sortit pas. Victor redevint anxieux. La seconde passe fut encore sans résultat.

La troisième n'apporta aucun changement dans l'état du jeune homme, ni la quatrième non plus, ni la cinquième.

La sixième fut encore à l'œil. Puis ce fut tout.

Nos héros se regardèrent entre eux avec des airs de singulier abattement. Victor, épuisé, moulu, se laissa tomber sur une chaise, en murmurant dans un sanglot: —Rien! rien! rien!

La désolation de l'assemblée était inénarrable. Enfin on se décide à consulter de nouveau la Faculté, qui fit de nouvelles ordonnances, essaya de tous les moyens: toujours rien! M. M..., membre de l'Académie de médecine, déclara enfin:

—Votre obstruction n'est pas une belle obstruction: elle est incomplète. Vous pouvez manger, boire, dormir, et vous livrer comme tout le monde à tous vos besoins naturels; mais le timbre a élu domicile dans un repli du cæcum: il n'en sortira jamais.

Victor répéta: —Jamais... Et la tristesse reparut sur tous les visages. Quand on n'a pas une belle obstruction, c'est ennuyeux, je vous assure.

Huit jours se passèrent. Victor avait peu à peu repris sa sérénité et son existence accoutumée. Il pensa même qu'il vivrait en bonne intelligence avec son timbre d'argent dans l'abdomen. Il se résigna: c'est ce qu'il avait de mieux à faire; car enfin, s'il ne s'était pas résigné, cela n'aurait rien changé aux choses.

A cette époque, Victor faisait une cour assidue à une jeune et jolie femme, Nini Mélambois, qui était caissière dans une brasserie du quartier Latin.

Depuis son accident, il ne l'avait pas revue. Il résolut donc un soir de regagner le temps perdu et d'aller porter à son idole un bouquet de violettes et de résédas, représentant un cœur percé d'une flèche, avec ces mots pour la vie, comme sur le bras de nos guerriers. Cela coûtait vingt francs, et c'était très laid; mais Nini ne s'y connaissait pas, et, pourvu que cela coûtât très cher, elle était contente.

Au coin de la rue Richelieu, Victor prend donc l'omnibus de l'Odéon; il s'assoit commodément dans une stalle, près de l'entrée, et s'endort. Tout à coup il est réveillé par un bruit de cris, de dispute...

—Vous n'êtes qu'un animal!  
—Et vous qu'un insolent!

—On ne fait pas de ces farces-là!  
—Ce n'est pas moi!  
—Je perds douze sous!  
—Allez au diable!  
—Voleur!  
—Canaille!

C'était le conducteur et un monsieur mal mis qui s'interpellaient ainsi.

Après explications plus ou moins claires, qui eurent lieu au bureau du Palais-Royal, Victor commença à comprendre. Pendant que le conducteur était à l'impériale, à la hauteur de la rue Neuve-des-Petits-Champs, où la voie est trouée d'ornières, le timbre qui marque les voyageurs de l'intérieur avait sonné deux fois, et il n'était monté personne. Le monsieur mal mis étant seul sur la plate-forme, le conducteur l'avait accusé de lui avoir fait une mauvaise farce. Le contrôleur donna raison au conducteur, et Victor aussi. Le monsieur mal mis fut obligé de payer douze sous, et l'omnibus reprit sa route.

Jusqu'à la rue de Tournon, il n'y eut aucun nouvel incident; mais, au tournant de la rue de Vaugirard:

—Ding!  
Le conducteur et Victor, tous les deux seuls assis dans l'intérieur, se regardèrent avec étonnement; ils avaient de la méfiance.

—Ah! c'est vous, farceur! exclama enfin le préposé à la recette de la Compagnie des omnibus. Eh bien! attendez!

Il empoigne mon Victor et le fait passer d'un seul coup par-dessus la plate-forme.

—Va réclamer, maintenant!  
—Ding! fut la seule réponse du jeune homme.

Mais il avait compris... C'était le timbre d'argent.

Tant que Victor ne se livrait qu'à des mouvements réguliers, d'une étendue moyenne, cela allait bien; mais du moment qu'il était bousculé par un cahot, ou qu'il dérangeait le timbre par une brusque agitation, celui-ci s'empressait de sonner.

—Ding!  
Le son, répété à travers les vibrations de l'intestin, s'échappait par l'orifice naturel de ce canal, d'une incontestable utilité.

A partir de ce moment, Victor résolut de vivre une vie plate comme un discours politique, calme comme la Méditerranée par un beau soir de printemps. Il se dirigea vers le café de Nini Malambois, entra, demanda un bock, se dirigea vers le comptoir, et essuya avec héroïsme les reproches de sa bien-aimée.

—Pourquoi m'abandonner si longtemps? Ça n'est pas gentil. Et juste à l'époque du terme! C'est pour cela probablement.

—Oh! chérie, pouvez-vous croire?  
—J'ai dû donner 600 francs! Et quand on en gagne 80 par mois...

—Tenez, mon amie, j'y avais songé...  
Et Victor allongea six billets de banque sur le comptoir. Idiot, va!

En échange, il réclama de sa douce amie un baiser, un seul baiser. Nini le repoussa mollement.

—Non, pas maintenant; il y a du monde!

Victor insista; il y eut comme une lutte amicale.

—Ding!  
Les garçons se précipitent.

—Madame a sonné? demandent-ils.

—Mais non, répond Nini...

—Ah! c'est peut-être moi, sans le vouloir, dit enfin Victor, furieux de cet élan qui avait troublé l'équilibre du timbre d'argent.

La soirée se termina sans encombre. Enfin Victor obtint l'autorisation de reconduire la belle caissière. On monte en voiture, et fouette, cocher.

Tout à coup, un cahot:

—Ding!  
La voiture s'arrête; le cocher vient à la portière.

—Monsieur veut descendre?

Mais non, mais non. Allez donc!

—J'avais entendu sonner... je croyais...

Nini était rêveuse. Enfin on arriva chez elle. Elle invita Victor à prendre le thé.

Le thé est servi sur la table, Victor, à côté de son adorée, lui déclara sa flamme en mots discrets, avec un calme apparent; Nini l'écouta avec bienveillance. Alors Victor se passionna, s'enthousiasma, commença à s'agiter sur sa chaise; il poussa même l'audace jusqu'à vouloir embrasser la caissière.

—Ding!  
—Ciel! monsieur qui rentre! s'écrie Nini... Vite, allez-vous-en! par ici...

—Mais non! mais non!  
Et Victor s'agitait! s'agitait!  
—Ding! ding! ding!

Le timbre redoublait ses appels. La femme de chambre accourut, effarée, et Nini fit sortir le pauvre Victor, malgré ses protestations et ses larmes. Naturellement, monsieur n'était pas du tout à la porte.

Victor n'est pas mort, mais il est tombé dans le marasme.

Vous rappelez-vous Léonce-Kaolin dans *Fleur-de-Thé*? Il a un timbre dans le ventre, et le timbre sonne chaque fois qu'on frappe sur la tête de l'artiste:

—Gong!  
C'est Victor qui aurait dû jouer ce rôle; il le jouera toute sa vie!

VARIETES.

Toujours la prédestination des noms. L'enseigne suivante se voit dans une rue de Paris:

Mme Lacouture  
Jupons. — Corssets.

Le crapaud de Black Joe a acquis tant de popularité l'été dernier, qu'il a été résolu par ses pratiques qu'il serait chauffé pendant l'hiver prochain.

Vive le crapaud de Joe au No. 64 rue St-Gabriel, à l'Hôtel Riendeau.

Deux propriétaires, dont l'un s'est rapidement enrichi, visitant des terrains à vendre.

—Je me rappelle le temps où j'aurais eu un lopin de ce terrain là pour une paire de bottes.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas acheté, dit l'autre.

—Les bottes pressaient davantage.

Aristide Launois, en ouvrant le restaurant Interocéanique ménage des surprises à ceux qui viendront le visiter. Il tient à son début de se créer une clientèle en offrant au public, des vins et liqueurs d'une importation spéciale. Le service du restaurant sera irréprochable sous tous les rapports. Repas à la carte ou à table d'hôte.

Prix des plus modérés.

N'oubliez pas que l'Interocéanique est au No. 100 de la rue St-Laurent.

Bon petit cœur:

—Maman empêche donc Totor de tuer la mouche qui est là sur la vitre.

—Pourquoi ça?

—C'est parce que je voudrais la tuer moi-même.

Virginie a débuté dans un petit théâtre. Son rôle consiste à dire: "Madame a sonné?"

Le lendemain, elle rencontre un journaliste qui, l'abordant:

—Eh bien! Virginie, ça a marché?

Et Virginie faisant la moue:

—Je n'ai pas été contente de la presse!

Nos lecteurs sont invités à entrer au restaurant de la Renaissance où P. Cizol les épatera en leur montrant ses pieds de cochon succulents, ses délicieuses pruneaux canadiens et sa liqueur de cerise à l'eau-de-vie. C'est une spécialité nouvelle à Montréal. Qu'on se le dise. Cizol est toujours au No. 72 rue Saint-Laurent.

X...est ladre à rendre des points à Harpagon.

L'autre jour, comme on parlait d'événements possibles menaçant la sécurité de chacun:

—Moi, dit X...si cela arrivait, je disparaîtrais tout de suite, je me cacherais au fond de mon porte-monnaie!

—Oh! ce serait trop triste, lui dit un camarade, on serait sûr de ne plus te revoir: il s'ouvre si rarement!

Gontran a employé tous les moyens légaux et illégaux pour soutirer de l'argent à un vieil oncle dont il sera le seul héritier. Dernièrement, il lui disait encore: —Mon bon oncle, prêtez-moi dix louis... Je vous autorise à me les retenir sur votre testament!

Comédie du boulevard.  
Personnages: Un financier connu, un passant, un reporter.

Le passant s'approche soudain du financier et lui administre une matresse giflle!  
Le reporter tirant son carnet de sa poche: —Tiens! Une nouvelle...à la main!

Notre violonneux en chef est aujourd'hui le sujet de bien des cancons. Tous ses amis lui demandent où il a acheté le suit élégant qu'il porte les jours de beau temps. Pour faire cesser l'incertitude qui règne dans les esprits à ce sujet il déclare qu'il a fait confectionner son habillement chez E. LEMREUX, No. 3 RUE ST. LAURENT. C'est là où l'on peut s'habiller à 50 pour 100 meilleur marché qu'ailleurs.

Coupe élégante garantie. No. 2,—4-ins.

Monsieur est d'une avarice proverbiale. Sa femme lui dit:

—Mon ami, il serait temps de songer à l'éducation de Jules.

—Cela est trop cher.

—Tu ne connais pas une école bon marché?

—Si!  
—Laquelle?  
—Celle de l'adversité!

C. ROBERT & CIE

au commencement de l'automne rappellent au public qu'ils nettoient, teignent et réparent toutes espèces de

FOURRURES

Pour un prix modéré C. Robert & Cie convertiront votre vieux bonnet de fourrure en un neuf et lui donneront le chic du jour. Venez voir leurs importations d'automne au coin des

Rues St-Laurent et Vitre, Montréal



LES PIEDS DANS LE PLAT.

POESIE.

Le plat que nous aimons, c'est les pieds de cochon, Apprêtés avec soins et de bons cornichons. On le prend chez CIZOL, le cuisinier de France, Qui sait de l'estomac, préparer la jouissance.

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

MAISON MILITAIRE

443 RUE CRAIG, Pres du Drill Shed

Cet hotel ouvert récemment par Joseph Lépine se recommande au public par l'excellence de ses VINS, LIQUEURS et CIGARES. Lépine achète toutes ses boissons de la célèbres maison Mathieu & Frères, par conséquent il est inutile de dire que leur qualité est garantie.

JOS. LÉPINE, Propriétaire

No. 2,—j. n. o.

HOTEL RIENDEAU

64, RUE ST-GABRIEL

M. Riendeau profite des premiers numéros du "Violon" pour informer le public et les gourmets en général, que son hôtel vient de subir des améliorations importantes et que le département du restaurant à maintenant un comptoir où seront tenues des huîtres en écailles les plus fraîches. Une visite est sollicitée.

JOS. RIENDEAU, Propriétaire.

HOTEL BRUNSWICK

SOREL

Ce magnifique établissement est maintenant ouvert au public, après avoir été complètement restauré.

M. Aimé Béliveau qui est très avantageusement connu du public voyageur, comme l'ancien propriétaire de l'Hôtel du Canada à Montréal, y a installé un service de première classe. La buvette est maintenant approvisionnée des meilleurs Vins, Liqueurs et Cigares.

RIENDEAU & BELIVEAU, Propriétaires.

Jos. Riendeau de l'Hôtel de Montréal. Aimé Béliveau ci-devant de l'Hôtel du Canada

Imp. par l'Imprimerie Générale, 45, Place J.-Cartier. CHS. BELLEAU, gérant.